

CHRONIQUES

La Maison-Dieu, 208, 1996/4, 133-137

Michel CORSI

UNIVERSA LAUS 96

SI NOUS sommes tentés de dire de chaque rencontre du groupe *Universa Laus* qu'elle marque une étape dans l'histoire de son travail, celle organisée à Stamford (Connecticut) du 24 au 28 août 1996 par ses amis des États-Unis mérite une mention particulière, et cela à plus d'un titre.

D'abord, parce qu'à l'occasion de son trentième anniversaire l'association a, pour la première fois, décidé de franchir les limites de l'Europe, et cela marque symboliquement sa volonté de ne pas s'enfermer dans une sensibilité eurocentrée.

Ensuite, du fait que, pour la première fois, la rencontre a été précédée d'une véritable expérience culturelle locale. En effet, nous avons tous été invités à participer, pendant quatre jours, à un congrès régional de la *National Association of Pastoral Musicians* dont Virgil Funk, membre régulier d'*Universa Laus international*, est le fondateur et le président actuel. Il y avait là un bon millier de participants, et l'organisation était à cette mesure. Dans l'hôtel où se tenait le congrès, on pouvait trouver les stands des principaux éditeurs de musique liturgique, des

facteurs d'instruments musicaux (orgues, cloches), d'associations, de créateurs d'objets cultuels et de vêtements liturgiques. Chaque jour étaient proposés des conférences sur le thème *From Common Ground to Holy Ground*, des célébrations, des concerts, des ateliers divers (une soixantaine en tout) et des sessions de présentations de répertoire par les maisons d'édition. Les participants européens ont brossé, dans des ateliers « internationaux », le paysage sonore des répertoires paroissiaux de leurs pays respectifs (Pays-Bas, Allemagne, France et pays francophones, Italie) à l'aide d'enregistrements. On peut dire que le but de ces « congrès » est d'informer et de donner à réfléchir à des prêtres et à des animateurs qui sont la plupart du temps mandatés — et financés — par leurs paroisses.

Enfin, parce que la rencontre d'*Universa Laus international* nous a donné l'occasion de travailler avec de nouveaux participants nord-américains dont l'apport a été source de réflexion.

Nathan Mitchell, professeur à l'université de Notre-Dame, a présenté et analysé quatre approches différentes du rite selon diverses théories des sciences sociales. Le rite est abordé tour à tour comme canon, émergence, microprogramme génétique et technique. Les anthropologues de l'école « canonique » (V. et E. Turner, A. Kananagh, R. Rappaport, M. Douglas) considèrent que l'objet du rite est la production sociale de sens. Ce sens, disponible dans la mise en œuvre de symboles, codé dans les rites par l'autorité, est permanent, invariable et indépendant des acteurs humains. Pour l'école « émergente » (D. Kertzer, R. Grimes), le rite est un processus culturel et historique : il apparaît surtout dans la marge de la culture, est toujours incarné, et ses significations se développent à l'intérieur de l'action rituelle. De leur côté, les biogénétiens structuralistes (E. d'Aquili, Ch. Laughlin) pensent que la conduite rituelle est une « méta-praxis » générée par un « microprogramme génétique » ; c'est un essai de solution des problèmes posés par le mythe à la conscience analysante et verbalisante, un essai de contrôle des événements et des situations au moyen d'activités

motrices. Enfin, pour Talal Asad, anthropologue et historien britannique, le rite n'est pas d'abord une activité qui produit des significations mais une « technique » dont le but est de remodeler, redéfinir la personne humaine, l'agent rituel : c'est une « discipline » incarnée.

Edward Foley, capucin, professeur de liturgie et de musique à la *Catholic Theological Union* à Chicago, et rédacteur principal de *The Milwaukee Symposia for Church Composers : A Ten-Year Report* de 1992, a mis en tension deux textes : le « Document *Universa Laus* » de 1980 et « *The Snowbird Statement on Catholic Liturgical Music* » publié en novembre 1995, pour montrer que la requête de « beauté » formulée par les signataires du second document constitue une avancée dans un domaine insuffisamment traité par les rédacteurs du premier. Pour Edward Foley, ni « *Milwaukee* » ni le « *Document UL* » ne font allusion à la beauté en la considérant fonction rituelle de la musique liturgique. Il soulève là — et c'est courageux — une question essentiellement polémique qu'on ne pourra pas éviter, mais dont il faudra préciser les termes.

Au milieu de ce concert de voix expertes, j'ai eu le privilège de présenter une synthèse des théories d'Alfred Tomatis, chercheur français en audio-psycho-phonologie, en ce qui concerne le chant et la musique liturgiques. Pour Tomatis, les grandes traditions spirituelles recherchent dans le chant une source de stimulation corticale afin de faire face à la dépense énergétique que demande l'acte de prière ou de méditation (de même que la création artistique et la pensée). Grâce à cette charge, l'homme trouve une verticalité idéale pour se mettre à l'écoute de l'univers et du Verbe.

Les sessions d'écoute ont pris cette année une allure particulière. Le P. Juan J. Sosa, de l'*Institut de liturgie hispanique*, a exposé les axes de son action pastorale pour la musique liturgique dans les assemblées catholiques hispaniques aux États-Unis, et présenté des exemples sonores des divers styles de musique utilisés. Il apparaît que la musique est pour ces populations un facteur important d'identification culturelle.

Mandatée par l'*Instituto de Música* de la *Pontificia Universidad Católica de Chile* à Santiago, Regina Valdes-Howen (qui aurait dû être accompagnée de Mary Ann Fones, professeur de chant dans ce même département) a expliqué le fonctionnement et le rôle du *canto a lo divino*. Son but est d'exprimer la vision que les paysans ont du monde, en une union intime entre poésie et musique. Il constitue une expérience communautaire et individuelle qui favorise la rencontre de l'individu avec ses questions profondes, sa relation avec lui-même, avec les autres hommes, avec le monde et avec Dieu. Un document vidéo a permis d'« imaginer » cette pratique rituelle populaire.

Nourris par tous ces apports, le groupe a consacré la plus grande partie de son travail en groupes monolingues à examiner et à critiquer l'ébauche de « Document UL II » qui avait été préparé par un groupe rédactionnel international pendant l'année. Cette ébauche ne présentait qu'un cadre anthropologique et théologique organisé en trois parties : « *Homo audiens* », « *Homo laudans* » et « *Audire et laudare* » dans les cultures. Grâce aux critiques et suggestions recueillies au cours de la rencontre, ainsi que par les apports individuels des experts consultés dans les différents pays, le groupe rédactionnel va pouvoir procéder à une nouvelle rédaction qu'on espère plus précise, plus homogène et enrichie de nouvelles sections : notamment sur la beauté et l'inculturation.

Autre nouveauté : profitant de la présence exceptionnelle d'une fin de semaine dans le cours de la rencontre, nous avons préparé et célébré le samedi soir, sur la pelouse de la *Villa Maria Retreat House*, une « entrée en dimanche » avec la communauté de religieuses franciscaines bernardines qui nous ont accueillis. Cet office se pratique déjà dans les communautés xavières et consiste en un partage de la Parole (les textes du dimanche) et de la nourriture (le repas du soir) avec divers chants et psaumes.

Nous pourrions aussi évoquer notre visite à New York, la célébration de l'eucharistie à la cathédrale St. Patrick,

l'accueil généreux par Mgr Dalla Villa au nom du cardinal-archevêque, mais ce n'est pas vraiment le lieu.

Le travail va se poursuivre et le groupe international se retrouvera l'an prochain du 25 au 29 août, à Saint-Maurice en Suisse valaisanne. Entre-temps, les groupes nationaux se seront retrouvés pour continuer la recherche dans les différents pays.

Michel CORSI.

Adresse pour la francophonie : Pierre Faure, 24, bd Voltaire,
92130 Issy-les-Moulineaux.